LE XXe SIÈCLE.

I

Il est toujours entendu, M. l'Editeur, que nous pouvons causer un peu au hasard, capricieusement, à notre fantaisie, sans règle précise et sans méthode régulière selon la permission que l'on accorde aux vieillards de dire des riens et d'ennuyer les gens. Quant aux erreurs et aux singularités de notre langage et de nos discours, elles doivent également nous être personnelles, n'ayant du reste aucune intention d'offense et aucune réalité de malveillance à l'endroit de qui que ce soit en ce monde. Nous n'appartenons plus à la famille ardente des militants, et la plume, pour nous, a cessé d'être une épée qui cherche l'épée et la blessure.

Mais sur quoi causer pour le moment, M. l'Editeur, et que dire d'à peu près original?

Quel sujet choisir?

Mais, puisqu'il est admis et scientifiquement exact en chronologie, paraît-il, que l'année 1900 commence le XXe siècle, pourquoi ne divaguerions-nous pas sur ce sujet, et si l'on peut quelquefois offenser les vivants en parlant des morts, le peut-on en s'entretenant de l'avenir et des choses de demain ou les personnalités n'ont pas de noms?

En tout cas, sans autre exorde, sommes-nous bien éloignés de ce XXe siècle, et ne pouvons-nous pas dire que nous y touchons? Ce n'est plus, vraiment, que l'affaire de quelques années, pas même d'un lustre, et le Temps, ce bonhomme éternel qui meurt tous les jours, *fugit irreparabile*—"fuit irréparable"—selon l'expression du poète latin.

Oui, le XXe siècle est proche, très proche, à nos portes, prêt à dire au monde et à l'humanité: "Me voici!" *Here I am!* Car il parlera plusieurs langues.

Beaucoup d'entre nous pourtant ne le verront pas et ne l'entendront point, celui qui écrit ces lignes le premier; mais beaucoup l'entendront et le verront, heureux sans doute de cette faveur, et dût-il avoir pour eux plus de tristesses que de joies, plus de mécomptes et de misères que de bénédictions et de gloires. Car l'homme, généralement sinon toujours, est le bûcheron de la fable de La Fontaine qui tient beaucoup à la vie, et la foi dans un autre monde où le fardeau est moins lourd, ou le pain est moins dû à gagner et moins amer, tout en adoucissant le ténébreux et douloureux passage, ne le console qu'à moitié du départ vers l'inconnu. Cet inconnu inquiète toujours un peu, même les plus fermes et les plus croyants. N'a-t-on jamais rien à regretter en partant? Croyons toutefois, soit dit en passant, que rien n'est plus consolant et plus puissant que la doctrine de la résurrection ou plutôt de la vie éternelle.

Croyons aussi, malgré les nombreuses prédictions sur la fin du monde, malgré les avertissements que donnent tous les jours des prophètes plus ou moins autorisés, malgré les ouragans et les cyclones qui multiplient leurs épouvantables colères et leurs fureurs dévastatrices contre les hommes et contre leurs œuvres, que le monde ne touche pas précisément à sa fin et que la terre tournera encore pendant des milliers d'années et peut-être de siècles dans l'admirable régularité de ses lois avant d'être dévorée par l'électricité et effacée du nombre des planètes vivantes. S'il en est qui meurent et si même nous mourrons tous, il en est d'autres qui naissent, et la création se continue dans une volonté suprême ou divine.

Ainsi, en l'an 1900, le monde existera toujours, et la terre, tournant de l'est à l'ouest selon sa vieille habitude, comptera des millions d'hommes raisonnables et déraisonnables, avec un nombre à peu près égal de femmes qui ne seront pas toutes belles et heureuses.

C'est même cette date ou cette époque que la France a choisie pour une Exposition universelle dans son Paris souverain, et toutefois cette fin de siècle—*in cauda venenum*—avec les imprévus redoutables qui se nomment guerres, bouleversements et révolutions, lui permet cette magnifique fête de la civilisation et de la paix.

Il est bien vrai que le général Bronsart de Shellendorf, ministre de la guerre de l'empire allemand, vient de déclarer en plein Reichstag, dans une langue qui veut être entendue, "qu'il est maintenant inutile de faire raisonner le sabre, attendu que la paix est assurée pour longtemps."—Il n'a pas dit pour toujours.

Mais les généraux allemands eux-mêmes ne sont pas absolument prophètes, et l'avenir, même le plus rapproché de nous, nous touchant presque, peut faire mentir les probabilités qui touchent à la certitude et les déclarations les plus positives des hommes d'état et des chefs d'empire. On ne peut rien affirmer sur les événements de demain. Demain a son côté invisible et mystérieux. Il ne faudrait pas, "à cette heure de paix assurée pour longtemps, quand l'Europe entière est armée et partagée en deux camps plus hostiles qu'amis, avec des rivalités, des haines sourdes et des ambitions à peine déguisées, grand'chose pour que clairons et canons résonnassent sur plus d'un champ de bataille en Europe et dans le monde, sur terre et sur mer, et que cette fin de siècle, qui paraît pitoyable ou misérable comme une fin de vieillard usé, ait un réveil épique, héroïque et superbe comme la fin du siècle dernier.

Toutefois, n'acceptons pas cette hypothèse.

II

Le XIXe siècle, sa tâche accomplie, son œuvre faite avec ce qu'elle eut de bon et de mauvais, ses progrès ne permettant pas le doute malgré leurs conséquences et leurs conclusions incertaines encore, mourra paisiblement et sera enterré de même. On ne lui fera point de sanglantes funérailles, et ceux qui prononceront son oraison funèbre, ainsi qu'il convient pour un mort illustre, trouveront sans doute à propos, dans un langage que la postérité ne démentira point, de dire qu'il a été le plus grand et le plus étonnant des siècles historiques connus, bien que l'on ne puisse pas lui donner un nom d'homme comme à ceux de Périclès, d'Auguste, de Léon X et de Louis XIV. Napoléon lui-même ne le domine pas et n'en est point la véritable signification.

Il aura eu trop de grands hommes en tous genres, hommes de guerre, hommes d'Etat, hommes de science, orateurs, écrivains, artistes et poètes, pour porter le nom d'un particulier quelque glorieux qu'il soit; et il semble que la démocratie, dans la distribution et la vulgarisation des grandeurs, ne permet plus de baptiser un siècle d'un nom qui n'appartient pas à tous. L'épée, du reste, avec des épopées qui finissent mal, n'est plus le signe de la grandeur incontestable, et si les peuples, jaloux les uns des autres, ont des héros qu'ils glorifient, l'humanité n'a dans doute pas le sien, ou ne l'a pas trouvé dans le XIXe siècle.

Ce siècle, pourtant, malgré sa fin qui paraît devoir être assez vulgaire, n'aura pas été petit. Avec un caractère à part, il aura même été souverainement actif et laborieux, créateur entre tous. Sans se préoccuper de ses guerres, de ses batailles, de ses événements politiques et de ses peuples plus ou moins modifiés, si l'on dit qu'avec la science et ses découvertes, avec la vapeur et l'électricité, avec les forces et les opérations de la machine partout multipliée et partout révolutionnaire, il a presque changé les conditions du globe et de la vie humaine, l'on ne dit assurément pas trop. Ses travaux sur la surface de la terre ont quelque chose de prodigieux. Il a tellement rapproché les distances, dans un besoin de tout voir et de tout avoir, que la pensée de l'homme fait actuellement le tour du monde en quelques minutes, et que, demain, ce même homme, de six pieds tout au plus, vivant à peine une moyenne de quarante ans, fera lui-même en quarante et quelques jours le tour d'un globe dont les grands Romains connaissaient à peine la dixième partie. Et qu'est ce que l'homme, à cette heure, ne cherche pas, n'invente pas et ne trouve point?

Non, ce siècle n'est pas nul.

Il aura remué beaucoup d'idées, de pensées et de choses.

Avec une liberté et une audace que ses prédécesseurs n'ont point eues, dans tout l'orgueil d'une puissance qui doit pourtant s'humilier devant la Cause Suprême, il a touché à tout. On pourrait même dire qu'il a été plus d'une fois un profanateur et un blasphémateur, celui qui mérite un châtiment exemplaire, si la folie, considérée comme sainte chez les Orientaux, n'était pas souvent l'écart de l'orgueil sans bornes et de l'audace illimitée. Après tout, il convient peut être qu'il en soit ainsi. Et qu'en savons-nous?

Mais si, dans ce XIXe siècle qui touche à sa fin, il s'est fait de merveilleuses choses qui étonneraient certainement bien les augures et les Romains du temps de Cicéron, si l'on peut admirer les unes et s'effrayer des autres, si l'on ne comprend pas encore à quoi aboutiront toutes les découvertes, toutes les inventions et tous les progrès qui sont comme une genèse nouvelle dans un demi-chaos social où l'on ne voit pas encore bien clair, car la justice n'a pas mis sa lumière et son ordre en tout cela, étonnons-nous surtout, entre autres choses, avec un point qui ressemble à celui de l'admiration, qu'un peuple, né d'hier sur un continent à peine découvert, ayant un siècle et quelques années d'existence tout au plus, formé de tous les éléments que l'aventure pousse ou jette à l'inconnu, possédant pour morale celle de l'audace qui est brave et de la liberté qui multiplie les forces, ait pu devenir, après cent ans de formation, de développement, de travaux de toute nature d'adaptations où l'imitateur dépasse le maître et de trente-six religions dont trente-cinq n'ont pas de règles fixes, une nation de près de quatre-vingt millions d'habitants,—nation forte, riche, hautaine, qui ne ressemble pas entièrement aux autres, qui se croit supérieure aux autres, qui a des côtés de grandeur vraiment surprenants et peut-être glorieux, et qui peut faire dire au Continent nouveau parlant au vieux: "Que me veux tu? Qu'as-tu désormais à m'apprendre. Ns sur ts je pas au moins ton égal; et ma jeunesse, dans l'œuvre de la civilisation et du progrès, pour le mouvement et pour l'action, pour la marche en avant et pour la conquête des richesses, n'aurait-elle rien à enseigner à ta vieillesse? Je m'appelle le peuple-roi, et mon nom, quand le tien est encore monarchique, est Démocratie et Liberté!"

Car cela est une des œuvres du XIXe siècle, de ce bonhomme qui a encore quelques jours ou quelques années à vivre, mais qui, répétons-nous, n'aura été ni nul, ni petit, ni même de taille ordinaire et commune.

Et croyez-vous qu'il mourra tout entier, ne laissant après lui rien de ce qui a été lui, et que les hommes de demain, meilleurs ou pires que nous, niant l'atavisme et les origines, ne ressembleront pas quelque peu à ceux qui les auront engendrés dans les conditions de leur tempérament et de leur vitalité?

Nous sommes tous, hommes, peuples et siècles, des héritiers, et l'hérédité serait une loi absolument fatale sans le perfectionnement des temps et les évolutions d'une nature pour qui chaque tour de siècle est ou doit être une vérité de plus, une révélation dans une justice plus haute et pour une destinée meilleure.—C'est là, tout au moins, la doctrine du progrès dans l'humanité.

Mais que sera le XXe siècle?

III

Il est certainement facile de répondre que le XXe siècle sera un siècle resplendissant par-dessus tous les autres, et que si le précédent a percé les isthmes, lui percera la terre, selon le rêve de Maupertuis.

Oui, resplendissant.

Car ce ne sont pas les longs adjectifs aux qualifications superbes qui manquent à nos langues modernes et à leurs écrivains. Avec un grand mot sonore l'on croit souvent avoir tout dit, et les hommes qui se peinent encore de mots dans nos temps pourtant sceptiques, sont plus nombreux qu'on ne le croit ordinairement. Quant à rester silencieux devant une question obscure et mystérieuse, chacun s'en dispense volontiers. Sans savoir, on veut toujours avoir l'air de savoir, et le sage *qui ne sait pas* est qui le confesse humblement et honnêtement, est un Académicien des plus rares en ce monde. Il est si difficile, si humiliant ou plutôt si brave de dire: *Je ne sais pas!*

Nous ne pouvons donc guère répondre affirmativement à la question que nous nous sommes posée à nous-même, et il vaudrait probablement mieux en rester où nous en sommes, avec un *nescio* latin qui fait souvent croire au public que l'on sait quelque chose.

Cependant—puisqu'il faut bien causer, sinon causer bien—sans pouvoir exactement dire, avec les points sur les I et les accents à leur place, ce que sera le mystérieux Inconnu de demain et s'il ressemblera complètement à son père ou à ses pères, car un siècle a des pères et des aïeux, il est très permis de supposer que le vingtième siècle, héritier des biens, des titres, des dettes, des engagements, des promesses et des problèmes plus sociaux encore que politiques légués par son prédécesseur et même par ses prédécesseurs, aura très vrai emblablement plus d'agitation, plus de troubles et plus de tourments que ceux qui l'auront devancé dans la vie et qui n'auront pas eu les mêmes devoirs et la même responsabilité que lui. On est responsable en vertu de son intelligence, de son savoir, de sa force, de son âge et même de son orgueil. On ne peut pas être le XXe siècle et ne rien signifier, et les bons bourgeois qui croient cela, satisfaits de leur capital ou de leurs rentes, comme aussi de la considération assez méritée dont ils jouissent, s'éviteraient plus d'un chagrin et plus d'une douleur en partant de ce monde à la fin de ce siècle et avant le commencement de l'autre.

Car cet autre, avec ses deux X inconnus,—XX—ne sera point, tout bien considéré, un siècle de paix et de calme dans la tranquillité des esprits et des consciences. Les portes du temple de Janus, tant qu'il vivra, ne seront pas fermées. Il sera particulièrement redoutable, autorisant les demi-prophètes et les pronostiqueurs, dans leurs appréhensions ou leurs pressentiments, à annoncer beaucoup de désordres, à déplorer bien des malheurs, voire même à prédire la fin du monde. Car c'est là volontiers le dernier mot de ceux qui voient sombrer dans les affaires de demain et qui ne comprennent pas toujours très bien pourquoi une justice et une lumière se dégagerront parfois des événements et des révolutions les plus terribles. Non, bien entendu, que la révolution soit indispensable ou désirable, mais parce que les conservateurs d'un certain ordre et de certains privilèges, pour ne pas dire iniquités—le mot est trop gros et ils ne sont pas personnellement responsables—n'ont pas toujours la bonne volonté suffisante et la prévoyance voulue pour détourner la colère, le vent et la tempête. Ils ne voient pas même le point noir qui deviendra cette tempête.

C'est pourquoi, sans aller jusqu'à la fin du monde et même jusqu'à l'épouvantable révolution, on peut penser sans crime que les affirmateurs d'un XXe siècle pacifique dans la justice actuelle et la civilisation présente, avec le maintien des modes et des habits du jour, avec toutes les institutions politico sociales qui font momentanément notre gloire et notre bonheur, pourraient bien se tromper un peu. Leur affirmation, respectable pourtant, n'a pas toute la valeur d'une affirmation mathématique et scientifique d'un problème résolu.

Car tout ce qui est pour le quart d'heure n'est pas absolument bien et parfait, même dans la pensée des optimistes, et si le mieux est nécessaire dans l'ordre politique, social et moral, chez beaucoup de peuples sinon chez tous, dans le vieux monde comme sur le Continent nouveau, il est assurément permis de désirer ce mieux, et l'on n'est pas rigoureusement anarchiste et révolutionnaire en craignant que ce mieux ne s'accomplise pas dans la fête de la bonne volonté généralisée et de la fraternité véritablement chrétienne, c'est-à-dire sans une goutte de sang et sans une larme.

IV

Oui, il y aura des coups de tonnerre et des coups de canon dans le XXe siècle, peut-être de dynamite.

Car la guerre entre les peuples et les nations n'a pas dit son dernier mot de haine et brûlé sa dernière cartouche de mort; et ces nations et ces peuples, ayant des gouvernements, des chefs et souvent des intérêts opposés, ne sont point armés pour une parade de dimanche ou pour un exercice de plaisir. De par la race, de par la langue, de par les torts passés et de par ceux qui sont à craindre, ils croient devoir se haïr très cordialement. L'amour de la patrie, au besoin, entretient cette haine, et si le patriotisme et la vertu des forts, la gloire militaire est encore considérée comme l'une des premières gloires dans le respect de l'homme et dans son admiration. Comme s'il y avait en nous un besoin naturel de destruction, et comme si le mot victoire ne devait avoir qu'une acception militaire, qui donc, au lieu d'être un homme de bien obscur et laborieux, utile dans son œuvre de paix ou de science, ne préférerait être un grand général? Et il en sera longtemps ainsi dans le monde, malgré la philosophie et le christianisme. L'homme est un animal batailleur et dangereux, vain aussi.

Et qui nous dit que les rois, les empereurs et les couronnés, qui sont les chefs ou les maîtres des peuples par un droit ou en vertu d'un droit qui n'est pas précisément écrit en lettres d'or au Livre de justice de la vie éternelle, ne se servent pas de ces moyens, les haines, les jalousies, les rivalités et les guerres, *horrida bella*, comme disait Virgile, pour faire croire à leur utilité de premier ordre, pour conserver leur couronne et leur trône, pour continuer à être, comme Homère lui-même les appelait en son temps, des *manqueurs de peuples*?

Mais n'est-ce pas assez pour aujourd'hui, M. l'Editeur.

Et ne convient-il point de garder quelque chose pour dimanche prochain et pour les dimanches suivants?

Les longs discours, du reste, ennuient les gens et relèvent de la juridiction criminelle.

J. GENTIL.

MODES PARISIENNES.

JOLIS COSTUMES DE PRINTEMPS.

La toilette de droite en mohair-sicilienne bleu foncé a le tour de la jupe, les revers et les parements garnis de passementerie or. La chemisette est en taffetas à rayures bleu et gris.

Le sujet du centre porte une jupe en mohair noir et une jaquette en drap léger tan, avec coutures piquées.

La toilette de la petite fille est en diagonale vert-myrthe, avec garnitures en peluche vert foncé et soie vert pâle.

LA TERMINAISON EN Y.

A-t-on remarqué la fréquence de la terminaison en *y* dans les noms des charmantes artistes des théâtres parisiens?

Sauf omissions, en voici la liste:

Comédie-Française: Marsy, Bertiny; Odeon: Dorsy, Béry, Graniéry; Gymnase: Demarsy, Samary; Renaissance: Cerny; Variété: Méaly, Balthy, Théry; Palais-Royal: Burty; Vaudeville: Meley; Nouveautés: Pierny; Porte-Saint-Martin: Marty; Gaité: Sully, Karty; Ambigu: Baréty; Châtelet: Taverny; Déjazet: Daurigny; Menus-Plaisirs: Gaudy; Cluny: Norcy; Eldorado: Lhéry et.... Meyer-Mily; Œuvre: Melly.

Sans oublier Liane de Pougy.

"Que c'est comme un bouquet.... fleury!"

Un arbre phénoménal.

Il existe au Rossey, dans le Jura neuchâtelois, un sapin cubant près de cent mètres. Ce sapin, paraît-il, a donné lieu à un pari curieux.

Diverses personnes parlant de sapins qui cubant trente à quarante mètres comme des géants, un briquetier déclara qu'il connaissait à Rossey un sapin qui cubait certainement plus de quatre-vingt cinq mètres.

Un pari fut engagé et, informations prises, on reconnut que le sapin en question cubait non seulement quatre-vingt-cinq mètres, mais bien cent mètres.

Une belle bûche, comme on le voit.

AUX CLOCHES DU KREMLIN.

Puisque la Paix auguste et bonne
Sourit au champ du laboureur,
Le jour où l'on met la couronne
Sur le front du jeune Empereur,
—Vos voix dans tous les cœurs en France
Trouvent des échos spontanés—
Pour cette fête d'espérance,
O cloches du Kremlin, sonnez!

Mais si, demain, soudain se lève
Un souffle de guerre et de mort,
Si le Droit a besoin du glaive,
Si la juste doit être fort,
—Les bourdons des cloches de France
Avec vous étant accordés—
Pour le tocsin de délivrance,
O cloches du Kremlin, grondez!

FRANÇOIS COPPEE.

L'EVASION DE HAM.

A la suite de sa dernière tentative sur Boulogne en 1840, Louis Napoléon avait été condamné à la détention perpétuelle, et emprisonné avec Conneau (qui en avait pour cinq ans) au fort de Ham en Picardie, dans les chambres où avaient jadis été enfermés les ministres de Charles X; il avait alors 32 ans.

La détention fut d'abord sévère, mais peu à peu elle s'adoucit, il put cultiver des fleurs sur un coin du rampart, monter à cheval dans une cour, recevoir des visiteurs et avoir un valet de chambre autorisé à sortir en ville. Il y avait passé cinq ans, publiant des travaux de toutes sortes, parfois empreints du socialisme le plus décidé, et cherchant—sans beaucoup de succès toutefois—à attirer à lui les républicains lorsqu'à la fin de 1845, son père étant dangereusement tombé malade à Florence et témoignant le désir de le revoir, il écrivit le 25 décembre au ministre de l'intérieur pour demander qu'il lui fût permis de s'y rendre, promettant sur l'honneur de revenir dans sa prison aussitôt que le gouvernement lui en exprimerait le désir, et le 14 janvier suivant, il adressa la même demande au Roi. On lui eût volontiers accordé sa grâce, mais au moins fallait-il qu'il consentît à la demander, il s'y refusa, et sa promesse à la Régulus étant de celles dont un gouvernement ne peut jamais sérieusement réclamer l'exécution, il ne parut point possible de l'accepter; il ne songea plus dès lors qu'à s'évader, ne pouvant plus supporter sa captivité.

Ce n'était pas facile, il ne s'agissait de rien moins que de sortir d'un fort gardé par soixante sentinelles, de franchir une porte surveillée par trois geôliers, de traverser une cour antérieure sous les fenêtres du commandant, de passer enfin un guichet gardé par un soldat de planton, un portier-consigne, une sentinelle et un poste de 30 hommes commandé par un sergent. Mais il avait son valet de chambre Thélin, et Conneau qui, son temps fini, avait obtenu de rester auprès de lui; or tous deux pouvaient sortir librement, et des réparations intérieures avaient nécessité les allées et venues d'un assez grand nombre d'ouvriers.

Le 27 mai 1846, à 6 heures et demie du matin, il revêt un costume d'ouvrier charpentier, blouse bleue et pantalon bleu, que lui a procuré Thélin, dissimule sa pâleur habituelle avec du rouge, met des sabots pour se grandir, coupe sa barbe et ses favoris, prend une pipe à la bouche, met une planche sur son épaule et descend pesamment l'escalier, pendant que Thélin retient les ouvriers dans une pièce voisine en leur versant à boire, et que Conneau, qui a mis un mannequin dans le lit, arrête sur le seuil de la chambre le commandant qui survient, en lui disant à voix basse: "N'entrez pas, le prince est malade, il dort."

Le faux ouvrier continue sa marche, ayant soin d'interposer sa planche entre son visage et le regard de tous ceux qu'il rencontre; parvenu au guichet, il voit non sans anxiété des soldats du poste, le tambour surtout, se retourner plusieurs fois comme pour l'examiner, mais le planton de garde lui ouvre la porte sans même le regarder, le voilà dehors. A quelques pas plus loin il se croit perdu, deux ouvriers qui arrivent se dirigent droit sur lui, semblant le dévisager, en dépit de la planche dont il cherche à s'abriter; mais ce n'est qu'une fausse alerte: "Tiens! c'est Berthoud," disent-ils en s'éloignant; il gagne alors précipitamment la route de Saint-Quentin, jette sa planche, s'agenouille auprès d'une croix où Thélin doit le rejoindre avec son cabriolet, et celui-ci arrive, en moins d'une heure on gagne Saint-Quentin; aux premières maisons, le prince jette dans un fourré sa blouse, son pantalon, son tablier, sa casquette d'ouvrier, contourne la ville, il était déjà en Belgique, lorsqu'à la fin de la journée le gouverneur de Ham, trompé par la ruse de Conneau, s'aperçut que son prisonnier s'était évadé. C'est ainsi que s'échappa le futur Empereur des Français. Il se rendit à Londres et dut y rester, tout passe-port sur le continent lui ayant été refusé pour se rendre auprès de son père qui mourut le 25 juillet; il y était encore lorsque survint la Révolution de février.

VOICI LES CHALEURS.

Habillements à des prix qui vous font avoir frais. Nous sommes le quartier-général des vêtements légers pour hommes garçons et enfants. Notre stock nest pas seulement le plus grand mais nos prix sont (comme vous le savez) toujours les plus bas.

POUR LUNDI.

3,000 paires de pantalons courts lavables pour enfants, en toile unie de fantaisie marron et à raies et autres dessins divers pour enfants de 4 à 14 ans,
16c., 22c., 23c. & 38c.

2,500 paires de pantalons courts pour enfants, en laine unie et de fantaisie, en chevriots à raies et une variété de nouveaux dessins pour enfants de 4 à 14 ans,
19c, 22c., 32c., 46c. ET AU-DESSUS.

$5,000 DE PANTALONS en laine pour hommes
En droite ligne de la manufacture, amenés pour rien et nous allons les vendre pour rien, car de tels prix ne sont comparativement pas une valeur
PANTALONS A
99c, $1 19, 1 79, 1 33, 2 14, 3 42 et au-dessus

PALETOTS LEGERS,
En bonne serge noire à $1 24. Paletots et gilets en Alpaca blanc, $3 99. Paletots en toile, lavables à
23c, 35c, 68c, 74c et au-dessus

CHAPEAUX Un chapeau en véritable feutre "Alpine," toutes les nouvelles couleurs claires, valant $1 50 à 89c.

-:-MARX BROS.,-:-
LES PLUS BAS PRIX CONNUS.

CE SONT LES MEILLEURS
STEINWAY
KNABE
SOHMER
MEHLIN
BEHR
FISHER
SHONINGER
PLEYEL
KROEGER
PIANOS
Et par conséquent les plus durables et les meilleurs marchés. Ne pouvant s'acquérir que de la bonne et vieille maison de
GRUNEWALD.
715 RUE DU CANAL.

LE PLUS GRAND D'AMÉRIQUE,
Le Piano Emerson.
Meilleure Qualité, le Son le plus doux, le plus Durable. Prix modérés. Conditions faciles.
JUNIUS HART, SEUL AGENT, 1001 RUE DU CANAL.

PLEYEL LE MEILLEUR —POUR— DURABILITÉ.
Philip Werlein
PAIEMENTS FACILES PIANOS

Laissons faire! Et que Dieu nous protège!.... Et vous, occupez-vous donc de reconduire le prince!

C'était Claire qui s'était chargée de ce soin.

Et, lorsque le duc arriva dans l'antichambre, il vit le prince qui baisait la main de sa fille, laquelle acceptait cet hommage avec une majesté de souveraine.

Mais, dès que les deux jeunes gens eurent été partis, elle sauta au cou de son père avec autant de gaminerie que lorsqu'elle avait huit ans; et, pour échapper à sa grronderie, elle regagna le salon en valsant et elle alla se jeter aussi au cou de sa mère, à laquelle elle avoua:

—Oh! je suis contente, joliment contente, ma mère chérie!

—Et pourquoi, mademoiselle ma fille? interrogea la duchesse d'un ton ironique.

Mlle de La Mothe Ardent parût extrêmement surprise.

—Pourquoi mère?

Est-ce que ça ne se devinait pas tout seul?

—Mais toutes mes amies vont enrager, ma chère maman!

—Ah! c'est pour cela? fit la duchesse d'un air de doute.

—Mais oui, maman! Est ce qu'il y en a aucune qui aura eu le chic, la veine, de posséder un officier russe toute une soirée? Et quel officier! Un prince! Et vous ne voudriez pas que je sois contente, maman?

—Dieu me garde de t'en empêcher! Je sais quel enthousiasme t'a inspiré la Russie, et je ne m'étonne pas du tout que le prince Serenoff en ait profité.

Mais le duc arrivait et voulut gronder sa fille sur son continuel manque de mesure.

—Pendant le dîner, au moins, tu étais convenable; mais ensuite..... Quelle idée ce jeune homme va-t-il remporter en Russie des jeunes filles françaises?

—Pas mauvaise, cher père, je vous en réponds! Et maintenant que j'ai gobé mon savon, permettez-moi de vous demander si vous ne trouvez pas l'un et l'autre que j'avais raison dès le premier jour où je l'ai aperçu, ce joli prince russe.....

—Ah! il te parait joli?

—Oui, maman, et je ne vois pas pourquoi je ne le dirai pas. Ça n'a, d'ailleurs, aucune importance, allez!.... Mais j'en reviens à ce que je voulais vous dire, c'est que s'il m'a plu tout de suite, même quand il embrassait, à bouche que veux tu, cette gentille ouvrière du boulevard Montmartre, c'est qu'il ressemble étonnamment à une personne que j'aime beaucoup....

—Et qui est? interrogea la duchesse.

—Mais ça ne vous a donc pas crevé les yeux, maman? Mlle Lacaussade!

—C'est vrai, c'est très vrai, murmura lentement la duchesse. Et songer que tout ce soir je me demandais où j'avais vu ces yeux bleus, si pâles, et ces cheveux si fins, d'un blond doré!.... Quelle étrange chose!

Le duc eut le geste d'épaule le plus incrédule, le plus sceptique.

Et, fort dédaigneux:

—Ah çà! ma bonne amie, vous n'allez pas vous imaginer?....

—Je ne m'imagine rien du tout, je constate simplement, comme Claire l'a constaté, qu'il y a la plus extraordinaire ressemblance entre M le Lacaussade et le prince Alexis Serenoff. Et quand on sait que le père et la mère de Mlle Lacaussade ont des teints de briques et des yeux de charbon....

—Eh bien? interrompit le duc.

—Eh bien.... eh bien....

Et, après avoir tergiversé près d'une minute, la duchesse aboutit à ceci:

—Eh bien.... rien du tout!

Mais cette réponse ne satisfaisait nullement Claire, qui supplia:

—Oh! maman.... maman.... Qu'alliez-vous dire?.... Oh! maman, quelle idée aviez-vous?

La duchesse répliqua avec une nuance d'irritation:

—Mais pas d'autre idée que celle que tu me fourres dans la tête! Tu es là à m'agacer à propos d'une ressemblance qui existe entre le prince Alexis et Mlle Lacaussade! Et tu en parles d'un ton pénétré, comme si cela indiquait quoi que ce soit! Comme si ce n'est pas de la dernière absurdité que d'aller se figurer que, parce que ce jeune homme et cette jeune fille ont les yeux de la même couleur et le nez fait de la même manière, il peut exister entre eux....

Elle s'arrêta encore.

Et Claire, tout aussi irritée, s'écria:

—Quoi donc, maman? Qu'est-ce qui peut donc exister entre eux?.... Et me permettrez-vous de vous faire observer que je n'ai rien dit de tout ce que vous me reprochez? C'est vous qui, tout d'un coup, vous mettez presque en colère à ce propos....

—Eh bien, eh bien, Claire! fit le duc; oublies-tu à qui tu parles?

—Mais, père, je ne manque pas de respect à maman! Seulement, je ne l'avais jamais vue si animée. Et si je vous ai dit, maman, que cette ressemblance de Mlle Lacaussade avec le prince Alexis me frappait beaucoup, c'est que j'aime de tout mon cœur Mlle Lacaussade, que je la trouve exquise, d'une distinction parfaite, et je suis enchantée qu'elle ressemble à un prince, parce qu'on ne se moquera plus de moi lorsque je dirai qu'elle a une allure de princesse! Je n'ai pas vu autre chose là-dedans, moi!

—Ni.... ni moi non plus! affirma la duchesse.

Et, se frappant le front, elle se rappela tout à coup qu'elle avait certains ordres à donner qui pouvaient parfaitement attendre au lendemain.

Et elle quitta le salon, laissant sa fille et son mari abasourdis.

—Enfin, père, qu'a maman?

Le duc laissa échapper un mouvement d'exaspération, oui, lui!

Et, levant les bras au ciel:

—Est-ce que je sais?

Après quoi, il s'en fut vers son cabinet, en répétant:

—Est-ce que je sais?.... Est-ce qu'on sait jamais avec les femmes?

Et Claire demeura toute seule et fut d'abord très interloquée.

Et, regardant alternativement les portes par lesquelles ses parents étaient sortis:

—Ah ça! qu'est-ce qui leur prend donc? Est-ce que la berlue de monsieur mon frère va s'étendre à eux?

Et, un moment, elle faillit s'abandonner, elle aussi, à l'inquiétude.

Mais, comme l'inquiétude ne faisait pas partie de ses sentiments coutumiers et que, du reste, elle n'en distinguait aucune cause aujourd'hui, elle avait bientôt un geste dégagé; et:

—Ma foi! tant pis pour eux! moi, je ne vais pas me gâter ma soirée, car je me suis joliment amusée; et je vais attendre le retour de Pierre pour qu'il me raconte comment on l'a reçu et comment elles sont chez elles, ces deux princesses russes!

Oh! elle les connaissait bien, ces deux personnes presque insaisissables, qui fuyaient toute société, passant leur vie à adorer leur fils et petit-fils. Et le visage de la jeune lui plaisait bien: des traits mignons, un peu indécis, la bouche bonne, le regard doux.

A continuer.

En cour d'assises.

Le président interroge un affreux gredin:

—Ainsi donc, c'est pour le voler que vous avez assassiné ce malheureux?

—Oui, mon président.

—Et vous ne pouviez pas vous contenter de le voler, sans en arriver à l'assassiner?

—Impossible, à cause qu'il a crié; autrement, mon président, j'avais bien eu la même idée que vous!

FEUILLETON.

ELLE ET LUI.

Lettres inédites de George Sand et d'Alfred de Musset.

Sous ce titre: *La véritable histoire de "Elle et Lui"*, M. le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul, le bibliographe érudit et sagace à qui nous devons des commentaires si curieux sur Balzac, publie dans "Cosmopolis" un récit du plus haut intérêt sur les relations d'Alfred de Musset et de George Sand. Ce récit offre un attrait d'autant plus vif qu'il est accompagné d'un choix de lettres absolument inédites de Musset, de George Sand, de Sainte-Beuve et de Buloz ayant trait pour la plupart au grand drame d'amour dont l'auteur des "Lettres d'un voyageur" et le poète des "Nuits" furent les illustres victimes.

Les premières lettres parues dans la récente livraison de "Cosmopolis" n'offrent qu'un intérêt relatif auprès de celles qui vont paraître dans la livraison du 1er juin et dont nous avons la bonne fortune de pouvoir donner quelques extraits à nos lecteurs.

Cette correspondance, qui est presque une révélation, s'ouvre à Venise par cette lettre au docteur Pagello que George Sand appelle auprès de Musset, malade:

Mon cher monsieur Paëllo (Pagello).

Je vous prie de venir nous voir le plus tôt que vous pourrez, avec un bon médecin, pour conférer ensemble sur l'état du malade français de l'hôtel Royal.

Mais je veux vous dire auparavant que je crains pour sa raison plus que pour sa vie. Depuis qu'il est malade, il a la tête excessivement faible, et raisonne souvent comme un enfant. C'est cependant un homme d'un caractère énergique et d'une puissante imagination. C'est un poète fort admiré en France. Mais l'exaltation du travail de l'esprit, le vin, la fête, le jeu l'ont beaucoup fatigué, et ont excité ses nerfs. Pour le moindre motif, il est agité comme pour une chose d'importance.

Une fois, il y a trois mois de cela, il a été comme fou, toute une nuit, à la suite d'une grande inquiétude. Il voyait comme des fantômes autour de lui et criait de peur et d'horreur. A présent, il est toujours inquiet, et, ce matin, il ne sait presque ni ce qu'il dit ni ce qu'il fait. Il pleure, se plaint d'un mal sans nom et sans cause, demande son pays, [et] dit qu'il est près de mourir ou de devenir fou!

Je ne sais si c'est là le résultat de la fièvre, ou de la surexcitation des nerfs, ou d'un principe de folie. Je crois qu'une saignée pourrait le soulager.

Je vous prie de faire toutes ces observations au médecin, et de ne pas vous laisser rebutter par la difficulté que présente la disposition indocile du malade. C'est la personne que j'aime le plus au monde, et je suis dans une grande angoisse de la voir en cet état.

J'espère que vous aurez pour nous toute l'amitié que peuvent espérer deux étrangers.

Excusez le misérable italien que j'écris.

G. SAND.

Et voici Musset, guéri, de retour à Paris. Il écrit à Sainte-Beuve:

25 avril 1834.

J'ai à vous remercier, mon cher Sainte Beuve, de l'intérêt que vous avez bien voulu prendre aux tristes circonstances qui m'ont forcé à quitter l'Italie. Buloz sort de chez moi maintenant, et j'apprends par lui que mon retour est interprété de plusieurs manières par certaines gens; tant qu'il ne s'agit que de moi-même, je suis obligé d'avouer qu'un mépris naturel m'a toujours là dessus tenu lieu de philosophie; mais je verrais avec le plus grand chagrin qu'on accusât Mme Sand du plus léger tort à mon occasion, et surtout que de pareilles accusations pussent venir jusqu'à vous; je sais que Mme Sand tient à votre estime, et je mettrais autant d'empressement à la défendre auprès d'un homme capable de l'appécier, que je mets d'orgueil à laisser parler les sots anonymes; un mot de vous, à ce sujet, me ferait plaisir; j'ai pour Mme Sand trop de respect et d'estime pour les renfermer en moi seul, et vous êtes un de ceux à qui je voudrais le plus possible les voir partager.

Tout à vous de cœur.

ALFRED DE MUSSET.